

Au-delà de la solidarité féminine

Susan Judith Ship

Number 19, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040680ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040680ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ship, S. J. (1991). Au-delà de la solidarité féminine. *Politique*, (19), 5–36.
<https://doi.org/10.7202/040680ar>

Article abstract

Dans cet article, l'auteure examine la problématique de l'identité et de la différence dans la théorie féministe et le mouvement des femmes du Québec. Les antécédents historiques et la situation actuelle des femmes noires au Québec illustrent les lacunes des principaux modèles de théorisation féministe. Ces modèles ont toujours à rendre compte de la mesure dans laquelle le racisme, les divisions découlant de caractéristiques ethniques, linguistiques et nationales, de pair avec l'appartenance à une classe sociale, façonnent différemment les situations d'oppression fondée sur le sexe que subissent les femmes ainsi que leur résistance à cette oppression. Une des tâches fondamentales que le mouvement des femmes du Québec doit encore accomplir consiste à aborder la diversité du vécu des femmes et les divisions croissantes entre elles.

Au-delà de la solidarité féminine¹

Susan Judith Ship

Université de Carleton

Dans cet article, l'auteure examine la problématique de l'identité et de la différence dans la théorie féministe et le mouvement des femmes du Québec. Les antécédents historiques et la situation actuelle des femmes noires au Québec illustrent les lacunes des principaux modèles de théorisation féministe. Ces modèles ont toujours à rendre compte de la mesure dans laquelle le racisme, les divisions découlant de caractéristiques ethniques, linguistiques et nationales, de pair avec l'appartenance à une classe sociale, façonnent différemment les situations d'oppression fondée sur le sexe que subissent les femmes ainsi que leur résistance à cette oppression. Une des tâches fondamentales que le mouvement des femmes du Québec doit encore accomplir consiste à aborder la diversité du vécu des femmes et les divisions croissantes entre elles.

La solidarité féminine ou sororité a été un important facteur de cohésion du mouvement contemporain des femmes au Québec. Le concept de solidarité féminine exprimait avec force le message voulant que les femmes partagent des intérêts avec d'autres femmes, intérêts qui s'opposent à ceux des hommes et que les hommes tirent profit de leur domination sur les femmes. L'idée d'une expérience commune d'oppression, fondée sur la mise en lumière des similitudes de la situation de subordination et de discrimination faite aux femmes dans l'économie, la société, le système politique et la famille a contribué à regrouper les femmes dans leur lutte collective contre le patriarcat et la phallocratie¹. Toutefois,

* Traduit de l'anglais par Serge Turmel.

1. Dill Bonnie Thornton, «On the Hem of Life : Race, Class and the Prospects for Sisterhood (1980)», dans Amy Swerdlow et Hanna Lessenger, éd., *Class, Race and Sex : the Dynamics of Control*, Barnard College Women's Center, 1983, pp. 173-187.

compte tenu de l'histoire du mouvement des femmes au Québec, il est manifeste que la conceptualisation et la démarche politique de la solidarité féminine demeurent un objectif à atteindre et n'est pas un fait accompli.

À vrai dire, la reproduction des divisions et des tensions sociales dominantes issue des clivages raciaux, ethniques et linguistiques caractéristiques de la société québécoise est un élément marquant de l'histoire du mouvement des femmes au Québec. La connaissance de ces divisions a façonné la représentation qu'ont les femmes de leurs propres expériences de subordination et de leurs projets politiques prioritaires. Cela dénote l'impossibilité de dissocier, d'une part, la perception qu'ont les femmes d'elles-mêmes — leur identité en tant que femmes — et d'autre part, leur sentiment identitaire faisant intervenir des facteurs linguistiques, ethniques et raciaux, remettant dès lors en cause l'idée d'une expérience d'oppression commune de leur sexe.

Dès le début du siècle, le conflit entre Canadiens de souche anglaise et de souche française et le nationalisme francophone ont mis à jour le caractère précaire de la solidarité féminine au Québec, tel que l'a montré la rupture acrimonieuse de l'alliance éphémère des suffragettes anglaises et françaises du *Montreal Local Council of Women*. Cette expérience laissait présager certaines des tensions répétées qui surgiraient entre les féministes anglophones et francophones œuvrant dans le mouvement contemporain des femmes².

Plus récemment, la grande complexité des divisions et des conflits entre les femmes a été fortement mise en lumière à l'occasion de l'organisation par «Femmes en Tête» des

2. Les tensions entre les féministes blanches anglophones et francophones de la deuxième vague au Québec ont fait l'objet de plusieurs études. Voir notamment Diane Lamoureux, «Nationalism and Feminism in Québec : An Impossible Attraction», dans Heather Jon Maroney et Meg Luxton, éd., *Feminism and Political Economy*, Toronto, Methuen, 1987, pp. 51-68; Sandra Burt, «Women's Issues and the Women's Movement in Canada Since 1970», dans Alain Cairns et Cynthia Williams, éd., *The Politics of Gender, Ethnicity and Language in Canada*, Toronto, University of Toronto, 1986, pp. 111-169; Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, 1982.

célébrations marquant le cinquantième anniversaire de l'octroi du droit de vote aux femmes du Québec³. Les principaux regroupements de femmes immigrantes et de minorités visibles, choqués par le choix de Lise Payette comme présidente d'honneur de la conférence — Lise Payette est l'auteure et la narratrice du documentaire «Disparaître», qui désignait les immigrants comme la plus grande menace à la survie de la culture québécoise — n'ont pas pris part à l'événement, soutenant que cette façon d'agir revenait à les exclure d'une participation pleine et entière au mouvement des femmes.

Les tensions qui surgissent entre les femmes blanches francophones et les femmes immigrantes d'origine raciale et ethnique minoritaire ont illustré encore une fois les contradictions fondamentales qui caractérisent les rapports entre le féminisme et le nationalisme québécois. Qui plus est, elles ont soulevé des interrogations plus larges quant au sens restrictif donné aux concepts «femmes» et «Québécoises», à la manifestation redoutée du racisme et au rôle et à la place des femmes issues de groupes minoritaires aussi bien dans le mouvement des femmes que dans l'ensemble de la société québécoise. Les femmes immigrantes et de minorités visibles ont par ailleurs saisi l'occasion d'attirer l'attention sur les différences marquées de leurs expériences et de leur situation matérielle, par rapport à ce que vivent les Québécoises blanches de souche française, différences attribuables à un mode d'intégration dissemblable dans la société québécoise sur les plans économique, politique, social et culturel. Ainsi, contrairement aux prétentions d'une solidarité féminine universelle, les expériences des femmes sont complexes et variées et «les intérêts que partagent toutes les femmes dans les sociétés de type patriarcal se manifestent de diverses manières selon les caractéristiques de classe, de race et d'ethnicité⁴».

3. Les femmes autochtones n'ont obtenu le droit de vote qu'en 1969.

4. Traduit de Caroline Razamanoglu, «Ethnocentrism and Socialist-Feminist Theory : A Response to Barrett and McIntosh», *Feminist Review*, n° 22, 1986, p. 85.

Les cercles féministes du Québec n'ont pas encore sérieusement étudié la vaste complexité des différences et des divisions qui existent entre les Québécoises et leurs incidences sur la théorie et l'action politiques. Le conflit anglophones-francophones, la spécificité du vécu des femmes blanches francophones et plus récemment, les divisions surgies quant à l'orientation sexuelle ont été les principaux sujets de réflexion théorique et politique relatifs au sentiment identitaire et aux différences caractérisant le féminisme québécois⁵. Toutefois, il reste toujours à incorporer dans les débats sur la différence au sein du féminisme québécois les «expériences historiques et contemporaines des femmes noires, en vertu desquelles la race et l'ethnicité sont considérées comme des facteurs d'identité et de divisions sociales intégrés dans la définition et la perception fondamentale des «femmes en tant que catégorie sociale⁶». Cette façon de voir découle en partie du postulat en vertu duquel le vécu des Québécoises blanches francophones est assimilable à celui de toutes les femmes du Québec⁷.

Dans cet essai, nous examinons les différentes situations vécues par les femmes noires québécoises au chapitre de la subordination et de la résistance, ainsi que leurs répercussions sur la théorie et la pratique féministe au Québec, compte tenu du contexte politique actuel. Par l'étude de la façon dont des facteurs comme le racisme, les divisions ethniques et l'identité nationale influent différemment sur les expériences et les conditions de vie des femmes noires, nous nous proposons de vérifier dans quelle mesure les modèles prédominants de théorisation féministe s'appuient sur des perceptions restricti-

5. Voir notamment Diane Lamoureux, *Fragments et collages : essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Les Éditions du remu-ménage, 1986.

6. Traduit de Davia Stasiulis, «Theorizing Connections : Gender, Race, Ethnicity and Class», dans Peter S. Li, éd., *Race and Ethnic Relations in Canada*, Toronto, Oxford, 1990, p. 282.

7. Vivienne Ducheine, «Les femmes haïtiennes du Québec», *Documentation sur la recherche féministe*, vol. 15, n° 4, 1986-1987, pp. 10-17.

ves du vécu des femmes blanches occidentales et ne s'attaquent pas véritablement aux différences et aux divisions sociales qui existent parmi les femmes québécoises. Le féminisme radical et le féminisme socialiste occultent le vécu des femmes noires, car ils n'arrivent pas à bien établir sur le plan théorique les rapports entre le racisme, l'ethnicité, la classe sociale, l'oppression d'un sexe et les différences linguistiques et les identités nationales.

L'émergence de groupes autonomes de femmes noires et immigrantes dont la préoccupation politique centrale est la lutte contre le racisme, la discrimination et le sexisme à l'endroit des femmes immigrantes a été l'une des conséquences du cheminement et de réalités politiques, économiques et sociales différentes ayant déterminé le vécu des femmes noires⁸. Dans cet article, nous soutenons que la fragmentation politique croissante du mouvement des femmes selon des lignes de démarcation de nature raciale et ethnique a des incidences positives et négatives. L'avènement du féminisme noir vient enrichir l'expression à notre avis trop restrictive de solidarité féminine, qui ne s'entend que d'une Canadienne anglaise ou d'une Québécoise francophone blanche. Toutefois, l'action sociale particulière de divers groupes de femmes qui consiste à exprimer leurs différences a «fait surgir soudainement un comportement politique identitaire (*identity politics*) ayant produit une hiérarchisation concurrentielle et problématique des divers types d'oppression⁹». L'importance attribuée à certains modes d'oppression au détriment d'autres types d'oppression a servi à renforcer la cohésion suscitée par un même sentiment d'être à la fois victime et exclue, engendré par la culpabilité. Cette démarche a pour conséquence de

8. Collectif des femmes immigrantes du Québec, *Femmes immigrantes du Québec : L'enjeu des années 90*, Montréal, 1990; Esmeralda Thornhill, «Focus on Black Women!», dans Jesse Vorst et al., éd., *Race, Class, Gender: Bonds and Barriers*, Toronto, Between the Lines, 1989, pp. 26-36.

9. Traduit de Linda Briskin, «Identity Politics and the Hierarchy of Oppression : A Comment», *Feminist Review*, n°. 35, 1990, p. 103.

réduire les possibilités d'alliances politiques véritables entre les féministes¹⁰.

Le besoin de s'attaquer aux divisions croissantes entre les femmes se fait sentir avec de plus en plus d'acuité, compte tenu de la conjoncture particulière actuelle, alors que nous voyons émerger un nationalisme moins ouvert, un ressac anti-féministe, une intolérance grandissante, voire même un racisme clairement affiché envers les minorités et que la société québécoise est aux prises avec une grave récession économique. Il nous faut absolument définir les intérêts que nous avons en commun et en prendre conscience afin de former des coalitions parmi les différents groupes de femmes et d'accroître ainsi le pouvoir de l'ensemble des femmes. La théorie et la pratique féministe contemporaine au Québec doivent s'attaquer à une entreprise difficile : aborder de front les problèmes que posent le racisme, les divisions ethniques, les différences linguistiques et les sentiments d'appartenance nationale.

Les Noirs au Québec

L'apport occulté des femmes noires dans les travaux de recherche féministes s'inscrit dans une tendance plus généralisée des milieux universitaires classiques en vertu de laquelle la présence des Noirs a été un aspect voilé de l'histoire du Québec¹¹. Pourtant, la présence des Noirs au Québec remonte au début de la colonie. En 1606, Matthew Da Costa, un Portugais noir qui parlait le micmac, a servi d'interprète à Samuel de Champlain¹². Les Noirs ont toujours fait partie de

10. *Loc. cit.*; voir également Mary Louise Adams, «There's No Place Like Home : On the Place of Identity in Feminist Politics», *Feminist Review*, n° 31, 1989, pp. 22-33; Pratibha Parmar, «Other Kinds of Dreams», *Feminist Review*, n° 31, 1989, pp. 55-65.

11. Michel Laferrière, «Blacks in Québec : Minorities Among Minorities», *Research in Race and Ethnic Relations*, vol. 3, JAI Press, 1982, pp. 3-27.

12. Leo Bertley, *Canada and Its People of African Descent*, Pierrefonds, Bilongo Publishers, 1977.

l'histoire québécoise, des premières explorations, en passant par l'esclavage, jusqu'à l'expansion industrielle, de la Confédération à aujourd'hui¹³. La perception générale veut toutefois que les Noirs soient tous des immigrants d'arrivée récente. Il faut attribuer en partie à des causes politiques, idéologiques, sociales et démographiques l'absence des Noirs des annales historiques québécoises.

Historiquement, les minorités ont servi de pions et d'enjeux politiques dans les luttes de pouvoir entre les Anglais et les Français pour la conquête de la légitimité et de l'hégémonie nationales. Ces luttes ont par ailleurs déterminé les modalités de l'immigration et de l'intégration inégale des groupes raciaux et ethniques au Québec et au Canada. Abstraction faite des conflits et de la répartition inégale de pouvoir entre les deux «peuples fondateurs», ces derniers ont eu le même intérêt à entretenir une stratification ethnique et sociale hiérarchisée. De tout temps, les Canadiens anglais ont cherché à restreindre l'immigration de personnes non blanches, de souche autre que britannique afin de maintenir non seulement leur pureté raciale et culturelle, mais aussi leur domination politique et économique au sein de la Confédération. Quant aux Québécois, compte tenu de leur position de faiblesse au Canada, ils ont traditionnellement perçu l'immigration comme une double menace : d'une part, la tendance des immigrants à «s'intégrer» à la culture anglo-saxonne était vue comme un renforcement du pouvoir des Anglais; d'autre part, les immigrants pouvaient porter atteinte à la spécificité et à la survie des Québécois en tant que nation distincte.

Des politiques d'immigration discriminatoires ont permis de limiter la population noire. Une communauté noire distincte concentrée à Montréal n'a pu voir le jour qu'au cours du dernier siècle, par l'apport des Noirs américains des États-Unis venus travailler comme porteurs dans les compagnies de chemin de fer et des Noires des Antilles britanniques engagées comme femmes de maison. La communauté noire n'a véritablement accru sa population de façon notable que

13. Dorothy Williams, *Blacks in Montreal 1628-1986 : An Urban Demography*, Québec, Les Éditions Yvon Blais Inc., 1989.

pendant les vingt dernières années, soit à partir de 1967, année où le gouvernement canadien a levé les mesures restrictives à caractère racial et ethnique imposées à l'immigration en provenance du tiers monde¹⁴. À l'heure actuelle, la population noire de Montréal se compose de trois grands groupes ethno-culturels et linguistiques : environ 40 000 Haïtiens parlant le français et le créole; des Noirs antillais de langue anglaise et des Noirs autochtones dont le nombre total atteint près de 40 000 personnes; et une population africaine trilingue peu nombreuse d'environ 10 000 personnes¹⁵. Les femmes sont légèrement en surnombre dans les populations antillaises de souches anglaise et française et sous-représentées dans la communauté africaine. On estime que la population noire totale s'établit entre 85 000 et 120 000 personnes¹⁶. Prise dans son ensemble, la population noire est donc le troisième groupe minoritaire en importance, sinon le deuxième, venant immédiatement après les communautés italienne et juive. Paradoxalement, le poids démographique des Noirs, hommes et femmes, ne se manifeste pratiquement pas dans la structure du pouvoir politique et économique du Québec¹⁷.

L'idéologie des «deux peuples fondateurs» a servi à légitimer l'établissement des groupes nationaux canadien-anglais et canadien-français dans une union forcément inégale, mais qui sous-entendait l'octroi aux deux «nations» de droits spéciaux et de privilèges, qui n'étaient pas accordés

14. *Loc. cit.*

15. *Loc. cit.*

16. On ne dispose d'aucun chiffre précis sur la population noire. Cela est dû aux ambiguïtés inhérentes aux modalités de collecte des données de recensement québécoises et canadiennes.

17. En 1976, Jean Alfred, d'origine haïtienne et membre du Parti québécois, est devenu le premier député noir à siéger à l'Assemblée nationale du Québec.

Ainsi que le fait remarquer l'historienne noire Dorothy Williams,

La présence des Noirs au Québec est aussi ancienne que celle des Français. Ces faits sont toutefois passés sous silence dans la plupart de nos manuels d'histoire du Québec. Or, cette occultation d'une tranche importante de notre passé n'est pas sans incidence significative sur la manière dont on conçoit notre identité nationale, nos mythes culturels, de même que sur les stéréotypes des Québécois à l'égard des Noirs. La présence documentée des Noirs depuis le début de la colonie vient contredire le mythe d'une culture française pure laine ainsi que le mythe des deux peuples fondateurs, tout comme notre croyance que les Noirs du Québec ne sont pas vraiment des Québécois à part entière, des Québécois pure laine au même titre que les descendants des Français¹⁸.

La définition de certains groupes comme nationaux et d'autres comme des groupes ethniques ou des communautés culturelles ne vise pas uniquement la «préservation des différences culturelles ou l'établissement de lignes de démarcation entre les groupes; c'est aussi un moyen de structurer les rapports de force entre les groupes¹⁹». Il s'agit en l'occurrence, pour les personnes n'étant pas de souche française ou britannique, d'un rappel constant de leur qualité d'étrangers, placés en situation de subordination. En plus d'autres facteurs de différenciation ethniques et linguistiques,

18. Dorothy Williams, *History of Blacks in Montreal*, document non publié, date inconnue.

19. Traduit de Caroline Razamanoglu, *Feminism and the Contradictions of Oppression*, London, Routledge, 1989, p. 119.

l'usage très répandu de l'expression «Québécois et Québécoise de vieille souche» semblerait pointer vers la présence de signes raciaux distinctifs servant à exclure des groupes de l'appartenance à la nation. Il appert donc que peu importe l'ancienneté de l'installation des Noirs nés au Québec, ils sont toujours qualifiés d'étrangers, comme c'est le cas des immigrants d'arrivée plus récente.

Au même titre que la classe sociale, les caractéristiques raciales, ethniques et linguistiques singularisent le vécu et la situation des femmes immigrantes. Si l'on s'en tient à son acception formelle, l'expression «femme immigrante» désigne une femme ayant le statut d'immigrante reçue au Québec. Pourtant, la perception populaire et généralisée veut que des femmes blanches francophones ou anglophones bien instruites soient rarement vues comme des femmes immigrantes. Le qualificatif «immigrante» en est venu plutôt à désigner des femmes qui ne parlent ni l'anglais, ni le français couramment ou qui le parlent avec un accent très prononcé, qui viennent d'un pays du tiers monde ou sont membres d'une minorité visible et ce, sans qu'il soit tenu compte de leur situation professionnelle. Tout comme leurs homologues masculins, les femmes immigrantes noires sont donc vues comme des «éternelles immigrantes».

La race, au même titre que le sexe, l'ethnicité et la classe sociale ne sert pas uniquement à distinguer et à définir subjectivement un sentiment d'appartenance; elle est en outre un instrument de pouvoir, d'exploitation et d'oppression²⁰. Ce sont en fait de puissants mécanismes de structuration des rapports de force entre les groupes sociaux et de leur intégration inégale dans la société québécoise. Il en résulte des degrés asymétriques de pouvoir politique, économique, social et symbolique. Ces mécanismes servent donc à l'organisation différenciée des hommes et des femmes, relativement aux activités de production, de reproduction et à la dynamique politique. À vrai dire, l'État a lui-même joué un rôle de premier plan dans la différenciation et l'établissement des

20. Stasiulis, *op. cit.*

systèmes de domination, au moyen de diverses politiques et des discours idéologiques et symboliques qu'il tient.

Le défi du féminisme noir

Les femmes partagent avec les hommes de leur propre groupe plutôt qu'avec l'ensemble des femmes des sentiments d'appartenance ethnique, raciale et nationale²¹. Il s'agit là de puissantes sources d'intérêts contradictoires et en opposition, qui divisent non seulement les hommes mais également les femmes. Des représentants masculins en vue de l'*establishment* intellectuel et politique du Québec, imités en cela par certaines féministes québécoises notoires, tiennent actuellement un discours qui établit un lien entre le taux de fécondité en baisse des Québécoises blanches de vieille souche et l'interrogation quant au caractère judicieux de l'immigration du tiers monde. Ce discours nous amène à nous interroger sérieusement sur la solidarité féminine. Des groupes féministes ont rapidement relevé que ce genre de politiques néo-natalistes avaient nettement un caractère néo-sexiste²². Ces groupes doivent cependant surtout s'attaquer aux postulats racistes qui sous-tendent l'argumentation néo-nataliste²³. Les femmes ne sont pas «divisées par des catégories raciales fondées sur des considérations biologiques, mais par les conséquences du racisme telles que manifestées dans des systèmes particuliers de domination, de discrimination et d'exploitation à des périodes précises de l'histoire et qui structurent le monde du travail, le système politique et la vie quotidienne²⁴».

21. Razamanoglu, *op. cit.*, 1989.

22. «Néo-sexisme et néo-natalisme», *Revue d'information pour les femmes*, mars-avril 1988, pp. 86-92.

23. Voir entre autres Jacques Henripin, *Naître ou ne pas être*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.

24. Traduit de Razamanoglu, *op. cit.*, 1989, p. 121.

Les féministes blanches francophones du Québec qui ont adopté les principaux axiomes de la théorie féministe ont souvent incorporé le discours nationaliste dans leurs diverses représentations de l'oppression des femmes. Des féministes se sont penchées sur les rapports existant entre le nationalisme et le sexisme. Les études féministes québécoises doivent toujours établir dans quelle mesure le nationalisme, l'ethnicité et le racisme divisent les femmes et intégrer ces réflexions dans l'analyse politique féministe. L'incapacité de procéder à ce type d'analyse traduit en partie les limites des principaux modèles de théorisation féministe, lesquels s'inspirent d'interprétations étroites du vécu des femmes blanches faisant abstraction des effets structurants du racisme et de l'ethnicité sur la situation particulière des femmes noires. Nous examinerons maintenant la façon dont le féminisme radical et le féminisme socialiste occultent la diversité des situations vécues par les femmes et les divisions entre elles.

Critiques du féminisme radical par les féministes noires

Même si elles ne constituent pas un corpus de travaux distinct, l'ensemble des analyses féministes radicales se fondent sur le postulat que toutes les femmes vivent la même expérience fondamentale d'oppression en tant que femmes, qui transcende toute discrimination fondée sur les classes sociales, la race ou l'ethnicité²⁵. Selon l'explication féministe radicale, l'oppression des femmes découle principalement d'un système universel et englobant de domination masculine ou de patriarcat, ce système devant régir tous les aspects de la vie des femmes, sa première manifestation étant le contrôle qu'exercent les hommes sur le corps des femmes et la sexualité féminine.

On peut s'interroger très sérieusement sur la conception du patriarcat comme un système total, englobant et universel

25. Linda Murphy et J. Livingstone, «Racism and the Limits of Radical Feminism», *Race and Class*, vol. 36, n° 4, 1985, p. 62.

de domination masculine, en vertu duquel «l'armée, l'industrie, la technologie, les universités, la science, l'administration politique et la finance — bref, toutes les avenues conduisant au pouvoir dans notre société, y compris la force coercitive de la police — sont entre les mains des mâles²⁶». Cette description d'un pouvoir mâle totalisant reflète davantage l'appréciation d'une suprématie bourgeoise mâle, blanche, occidentale et plus souvent qu'autrement, anglo-saxonne. Au Québec comme ailleurs, il y a eu et il y a une grande diversité quant au pouvoir institutionnel des hommes non blancs. L'importance du contrôle mâle sur les différentes sphères d'activité varie beaucoup d'une région à l'autre, selon l'époque, les privilèges de race et de classe. Elle est de plus déterminée par de vastes processus politico-économiques et socio-culturels. De même, il y a eu et il y a une grande fluctuation historique et culturelle du contrôle exercé par les femmes sur les activités de production et de reproduction.

Ces exemples remettent en cause le postulat du discours féministe radical voulant que les femmes vivent la même oppression d'une domination mâle, se manifestant principalement dans le domaine de la reproduction de la vie humaine, et ce qui est perçu comme gommant toutes les autres différences pouvant découler de facteurs comme la race, la classe sociale, l'ethnicité, la langue, l'âge, l'orientation sexuelle, ainsi que le rang d'une nation au chapitre de l'économie politique. Fait plus important encore, de nombreuses féministes radicales ont établi des parallèles entre le sexisme ou l'oppression subie par les femmes et le racisme ou l'oppression des Noirs aux États-Unis²⁷. Ces deux hypothèses n'occulent pas

26. Kate Millett, *La politique du mâle*, Paris, Stock, 1971, p. 39.

27. Simone de Beauvoir a été la première à établir un parallèle entre la situation d'oppression des Noirs et celle des femmes dans son ouvrage *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949. Un certain nombre de féministes radicales américaines et françaises ont repris à leur compte cette idée, soutenant que le sexisme est une forme d'oppression qui transcende le racisme et son fondement. Pour obtenir d'autres vues sur la question, consulter Millett, *op. cit.*; Shulamith Firestone, *La dialectique du sexe*, Paris, Stock, 1972; et Christine Delphy, «Nos amis et nous», *Questions féministes*,

seulement les femmes noires; elles font fi des rapports de force entre les femmes.

La pratique des féministes radicales blanches qui consiste à établir des analogies entre le sexisme et le racisme assimile le concept de «femmes» à celui de «femmes blanches», reproduisant de la sorte la construction idéologique dominante désignant les femmes noires comme «les Autres» et les excluant à toutes fins utiles de la catégorie des «femmes²⁸». Cette conceptualisation laisse transparaître un préjugé racial, voire raciste, qui masque la mesure dans laquelle le racisme détermine les situations particulières de subordination vécues par les femmes noires, de même qu'il fait abstraction des différences de pouvoir existant entre les femmes et découlant des privilèges raciaux des femmes blanches.

Les féministes noires soulignent que le racisme a été et est toujours une caractéristique essentielle du vécu de subordination des femmes noires dans les Amériques : comme esclaves et victimes d'un racisme institutionnalisé après l'abolition de l'esclavage. Ces antécédents historiques ont façonné leurs expériences dans les domaines de la reproduction et de la production d'une manière qui diffère fondamentalement de ce qu'ont pu vivre et vivent les femmes blanches de classe moyenne dans les sociétés multiraciales. L'esclavage des Africains n'a jamais été aussi répandu au Québec et dans le reste du Canada qu'aux États-Unis. Il a débuté en 1629, par l'importation du premier esclave de Madagascar, et Louis XIV l'a légalisé en 1689²⁹. En 1759, la population d'esclaves noirs en Nouvelle-France s'établissait à environ 1 132 personnes, sur un total de 4 000 esclaves, dont la plupart étaient des Panis (autochtones). Les esclaves domestiques

n° 1, 1977, p. 24-49. Pour obtenir une critique approfondie de ce parallèle, voir Elizabeth Spelman, «Theories of Race and Gender: The Erasure of Black Women», *Quest*, vol. 5, n° 4, pp. 36-62.

28. Bell Hooks, *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, Boston, South End, 1981, p. 138.

29. Marcel Trudel, *L'esclavage au Canada français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1960.

noires se trouvaient surtout à Montréal, mais il y en avait également à Trois-Rivières et à Québec.

En Nouvelle-France, comme partout ailleurs dans les Amériques, l'esclavage était imposé aux femmes noires et autochtones, mais pas aux femmes blanches. Les femmes blanches privilégiées, à l'instar des distinguées Marguerite d'Youville et Madeleine de Verchères, pouvaient ainsi se libérer du fardeau des tâches ménagères ingrates³⁰. On n'a jamais accordé aux femmes noires et autochtones la sécurité et la protection offertes aux femmes blanches, dans le but de les séduire et de les amener à demeurer passives et dépendantes à l'endroit des hommes blancs (ce qui était surtout le cas des femmes blanches privilégiées). L'histoire de Marie-Joseph Angélique est parvenue jusqu'à nos jours et sert à nous rappeler «le premier acte répertorié de résistance au Canada et au Québec d'une femme noire en réaction à la cruauté de sa condition d'esclave³¹». Au printemps 1734, à Montréal, plutôt que d'être revendue, Marie-Joseph Angélique a incendié la maison de sa propriétaire, M^{me} de Francheville, et s'est enfuie. L'incendie qui s'en est suivi a détruit 46 bâtiments, dont une église, un couvent et l'Hôtel-Dieu de Québec. Angélique a ultimement été capturée et exécutée³². La réalité des femmes noires en esclavage renvoie à une image de bête de somme, laquelle vient nettement contredire la construction idéologique dominante des femmes blanches, voulant qu'elles soient passives, fragiles et dépendantes des hommes. La situation des femmes noires met à nu les préjugés raciaux et de classe des féministes radicales quant à leurs représentations symboliques de la féminité.

L'abolition de l'esclavage en 1833 n'a pas mis fin au racisme et à la discrimination dont étaient l'objet les Noirs affranchis et une grande partie de ce chapitre de l'histoire du

30. Collectif Clio, *op. cit.*

31. Traduit de Alison Prentice et al., *Canadian Women : A History*, Toronto, Harcourt, Brace, Janovich, 1989, p. 56.

32. Louise Warner, *A Profile of the English-Speaking Black Community of Québec*, Québec, CIPACC, 1983.

Québec reste à écrire. En plus de véhiculer la croyance de l'infériorité raciale et culturelle des Noirs, l'esclavage a eu comme conséquence la persistance de l'idée très répandue voulant que les Noirs sont un «réservoir exploitable de main-d'œuvre à bon marché³³». Les femmes noires ont ainsi eu à subir une longue tradition de travail à l'extérieur de la maison, en plus des tâches ménagères et de la prise en charge des enfants dans leur propre foyer. Entre 1841 et 1881, les hommes de race noire ont surtout exercé du travail non spécialisé, tandis que les femmes noires ont travaillé presque exclusivement comme femmes de maison à l'emploi de ménages blancs³⁴.

La politique d'immigration restrictive sur le plan racial du gouvernement canadien a servi à limiter l'immigration noire, mais certaines Noires ont pu venir travailler au Canada comme femmes de maison. Dès 1911, des employeurs québécois préconisaient l'importation de femmes de maison de la Guadeloupe, car «en plus d'être très abordables, elles aiment les enfants, savent tenir leur rang, à condition de demeurer au pays comme servantes³⁵». Le racisme, le sexisme et l'exploitation de classe ont servi à justifier le choix des Noires comme femmes de maison. En 1955, le gouvernement canadien a mis sur pied le premier programme concernant les employés de maison antillais, en l'occurrence la principale filière d'immigration des femmes noires des Antilles britanniques jusqu'à la fin des années 60.

À l'instar des caractéristiques ethniques, linguistiques et de classe sociale, le racisme façonne lui aussi la subordination des femmes noires sur le marché du travail en raison de leur

33. Traduit de B. Bolaria et Peter S. Li, *Racial Oppression in Canada*, Toronto, Garamond, 1985, p. 166.

34. Daniel Gay, *Les empreintes noires sur la neige blanche : les Noirs au Québec (1750-1900)*, Québec, Conseil québécois de la recherche sociale, 1988.

35. Traduit de Agnès Calliste, «Canada's Immigration Policy and Domesticity from the Caribbean, the Second Domestic Scheme», dans Jesse Vorst et al., éd., *Race, Class, Gender: Bonds and Barriers*, Toronto, Between the Lines, 1989, p. 135.

sexe. Bon nombre d'immigrantes n'ont habituellement pas d'autre choix que d'occuper un poste normalement réservé aux femmes dans des domaines peu rémunérés du secteur des services. Plus souvent qu'autrement, les femmes grecques trouvent du travail de préposées au nettoyage dans des établissements industriels et commerciaux, la semaine de travail s'échelonnant sur 35 à 40 heures, au salaire minimum. Les Portugaises, pour leur part, travaillent comme femmes de ménage dans des maisons privées à 40 \$ par jour³⁶. Les femmes haïtiennes et jamaïquaines se retrouvent souvent quant à elles à travailler comme femmes de maison pour une rémunération inférieure au salaire minimum. Le racisme empêche aussi des professionnelles noires de trouver un poste correspondant à leur formation. Comme l'explique Néné Amy Barry, une économiste guinéenne : «Je vous dis qu'aucun bureau ne veut d'une statisticienne noire. Un homme noir, à la rigueur, mais pas de femme noire³⁷».

Compte tenu de l'importance première du racisme et de son effet structurant sur leurs expériences particulières de subordination dans les domaines de la reproduction et du salariat, les féministes noires remettent en question l'affirmation des féministes radicales selon laquelle tous les hommes sont sexistes et à ce titre les principaux ennemis des femmes. Du reste, la plupart des féministes noires sont peu attirées par le mode d'action politique privilégié par les féministes radicales, à savoir former des groupes de femmes sécessionnistes ou autonomes, l'objectif socio-politique ultime étant l'établissement d'une culture distincte axée sur les femmes³⁸.

Les femmes noires perçoivent souvent les femmes blanches comme un élément de la structure de pouvoir qui les opprime, plutôt que comme des consœurs en butte elles aussi

36. Micheline Labelle et al., *Histoires d'immigrées*, Montréal, Boréal Express, 1987.

37. Traduit d'une entrevue avec Néné Amy Barry, dans Lisa Fitterman, «Barriers are Higher for Immigrant Women», *The Gazette*, mardi 19 avril 1991, p. A6.

38. Murphy et Livingstone, *op. cit.*

à l'oppression. Elles font valoir qu'au tout début du mouvement des femmes aux États-Unis, le racisme en était une des caractéristiques importantes³⁹. L'évocation du racisme et du privilège de la race se manifestait très clairement dans le combat que menaient ces premières féministes blanches pour obtenir le droit de vote, au détriment d'abord des hommes noirs, mais aussi des femmes noires, faisant ainsi clairement montre d'une solidarité raciale blanche⁴⁰. En outre, «la solidarité raciale a toujours été un élément clé de la résistance des femmes noires à la domination⁴¹». Par ailleurs, la lutte pour l'égalité des femmes a toujours été mis en rapport avec la lutte pour l'égalité raciale. Les féministes noires font remarquer que l'oppression dont elles sont l'objet au même titre que les hommes noirs a son pendant fondé sur le sexisme et partagé par les femmes blanches. Au vu des antécédents historiques, d'une part, une alliance étroite avec les féministes radicales blanches à tendance sécessionniste n'offre aucune garantie quant à l'élimination totale du racisme; d'autre part, une alliance étroite avec les hommes noirs afin de combattre le racisme ne garantit pas qu'on mettra fin au sexisme⁴². Il ressort de ces considérations qu'un grand nombre de femmes noires rejettent une analyse purement sexiste de la subordination qu'elles subissent et qui ferait abstraction des incidences du racisme sur leurs expériences particulières. Elles envisagent plutôt leur subordination sous l'angle de deux, voire trois

39. Paula Giddings, *When and Where I Enter : the Impact of Black Women on Race and Sex in America*, New York, Bantam Books, 1984.

40. Voir Angela Davis, *Femmes, race et classe*, Paris, Des Femmes, 1983.

41. Traduit de Deborah K. King, «Multiple Jeopardy, Multiple Consciousness : The Context of Black Feminist Ideology», dans Micheline Malson et al., éd., *Feminist Theory in Practice and Process*, Chicago, University of Chicago, 1989, p. 86.

42. E. Francis White, «Listening to the Voices of Black Feminism», *Radical America*, vol. 18, n° 2-3, 1984, pp. 7-25.

facteurs d'oppression qui s'interpénètrent simultanément, soit le sexe, la race et les classes sociales⁴³.

La mise en cause du sexisme ou des rapports entre les hommes et les femmes déterminés par les structures sociales comme étant la principale source d'oppression des femmes gomme les différences essentielles existant quant à la situation matérielle des femmes et des rapports de force entre elles, découlant de privilèges raciaux et de classe sociale. Les analyses féministes radicales déforment, nient et occultent le vécu social différent des femmes noires. En ce qui concerne la théorie du féminisme socialiste, elle aborde les différences entre les femmes sous l'angle des classes sociales; il lui faut toutefois encore formuler un cadre théorique qui tienne suffisamment compte des rapports à établir entre le sexe, les classes sociales, la race et l'ethnicité.

Les femmes noires et le féminisme socialiste

De la fin des années 60 jusqu'au milieu des années 70, le marxisme a exercé une influence déterminante sur la pensée féministe au Québec. Depuis lors, son influence a beaucoup diminué parce que de nombreuses Québécoises ont refusé le traitement sexiste réservé aux militantes des partis et des mouvements socialistes. Le féminisme socialiste est aujourd'hui davantage présent dans les cercles féministes anglophones, son objectif étant dorénavant de «transformer le socialisme en un projet pouvant mieux intégrer les luttes et les aspirations de toutes les femmes⁴⁴». Toutefois, malgré l'affirmation de cet objectif, les critiques soutiennent que ni leur explication théorique de l'oppression des femmes, ni les

43. The Combahee River Collective, «A Black Feminist Statement», dans Gloria Hull et al., éd., *All the Women are White, All the Blacks are Men But Some of Us are Brave*, New York, Feminist Press, 1982, pp. 13-23.

44. Traduit de K.K. Bhavnani et M. Coulson, «Transformation of Socialist-Feminism : The Challenge of Racism», *Feminist Review*, n° 23, printemps 1986, p. 82.

actions individuelles et politiques des féministes socialistes n'ont œuvré dans ce sens⁴⁵.

Lorsqu'elle se penche sur la structuration des rapports sociaux et le discours idéologique ou symbolique qui favorise la subordination des femmes, la théorisation des féministes socialistes omet les incidences du racisme. Il en résulte que pour bon nombre de féministes noires, le cadre théorique du féminisme socialiste rend compte de la situation des femmes blanches, qui diffère de ce qu'elles vivent au chapitre de la classe sociale. Ce cadre théorique reproduit lui aussi le même schéma idéologique dominant à l'endroit des femmes noires, qu'il s'agisse de la reproduction de stéréotypes grossiers ou de l'occultation de leur situation particulière, le postulat étant que ce qui vaut pour les femmes blanches est également valable pour les femmes noires⁴⁶.

En particulier, de nombreuses féministes noires remettent en question «le cadre théorique qui décrit l'oppression des femmes à la lumière des rapports sociaux déterminés par l'État, l'unité familiale et le salariat⁴⁷». À l'origine, l'analyse des féministes marxistes soutenait que le capital façonne l'organisation de la famille et la position familiale de la femme. Elle avançait en outre que «le modèle isolé d'une famille nucléaire patriarcale et monogame intégrant le maternage comme une tâche à temps plein réservée aux femmes caractérise certaines étapes évolutives du capitalisme⁴⁸». Cette explication de la subordination des femmes a suscité de vives réserves. Certes, elle pouvait rendre compte des fonctions du travail ménager des femmes aux fins du capitalisme, mais elle passait sous silence les motifs pour lesquels les

45. H.S. Mirza, «The Dilemma of Socialist Feminism : The Case for Black Feminism», *Feminist Review*, n° 22, 1986, pp. 103-105.

46. Michèle Barrett et Mary McIntosh, «Ethnocentrism and Socialist Feminism Theory», *Feminist Review*, n° 20, juin 1985, pp. 23-47.

47. Traduit de Stasiulis, *op. cit.*, p. 283.

48. Traduit de Natalie Sokoloff, *Between Money and Love : The Dialectics of Women's Home and Market Work*, New York, Praeger, 1980, p. 80.

hommes plutôt que les femmes assumaient le rôle de soutien de famille à l'extérieur de la maison. La raison en est que ce type d'analyse explique la subordination des femmes purement en termes d'organisation du capital, délaissant les rapports entre hommes et femmes⁴⁹. Des analyses marxistes ultérieures incorporant les facteurs du sexe et des classes sociales fournissaient l'explication suivante : l'idéologie du soutien de famille mâle, dont le salaire sert à soutenir une femme et des enfants a permis d'établir la domination masculine et la subordination des femmes à la maison et parmi la main-d'œuvre rémunérée⁵⁰. Ainsi, les femmes sont perçues comme «une main-d'œuvre d'appoint permanente, très flexible dans l'ensemble, et dont les femmes mariées constituent une main-d'œuvre industrielle de réserve, exploitable en fonction des cycles de prospérité et de crise propres au mode de production capitaliste⁵¹».

Cette analyse décrit cependant la situation de ménages blancs de classe moyenne, dans une société occidentale et à une époque historique donnée, et suppose que la situation est la même partout. Cette description passe sous silence les diverses formes d'organisation sociale de la famille caractéristiques des ménages noirs et immigrants. Qui plus est, ce modèle du mâle, chef de ménage et principal soutien de famille, et de la ménagère financièrement dépendante, en plus d'avoir des fondements historiques et de classe sociale, fait intervenir des facteurs raciaux et culturels. La plupart des immigrants, blancs ou noirs, mariés ou non, avaient une activité rémunérée dans leur pays d'origine et ont continué de la sorte après leur arrivée au Québec⁵². Règle générale, les

49. Mary MacIntosh, «The Sexual Division of Labour and the Subordination of Women», dans Kate Young et al., éd., *Of Marriage and the Market : Women's Subordination Internationally and Its Lessons*, London, Routledge and Keagan Paul, 1984, pp. 3-17.

50. Michèle Barrett, *Women's Oppression Today*, London, Verso, 1976.

51. Traduit de Barrett et McIntosh, *op. cit.*

52. Labelle et al., *op. cit.*

immigrantes ont affiché un taux de participation supérieur à la population active, par rapport aux femmes nées au Québec et dans le reste du Canada. En outre, l'apport des immigrantes noires à la population active a été plus élevé que celui de leurs consœurs blanches. Ainsi, les statistiques de 1981 indiquent que le taux de participation des Haïtiennes à la population active (65 %) est légèrement supérieur à celui des femmes immigrantes en provenance de la Grèce (50 %), du Portugal (61 %) et de la Colombie (62 %), mais beaucoup plus élevé que celui des Canadiennes nées ici (47 %)⁵³.

Plusieurs motifs ont été avancés pour expliquer la situation. On a fait remarquer que les idéologies et les pratiques racistes, de pair avec le marché du travail capitaliste confinaient les Noirs dans les possibilités d'emploi des secteurs périphériques du salariat⁵⁴. Les femmes noires mariées ont donc dû assumer une plus large responsabilité financière afin de faire survivre financièrement la famille. «Dans une famille noire, les hommes sont moins susceptibles de trouver un emploi permanent à temps plein, à un poste dont le salaire équivaut à celui d'un homme blanc⁵⁵». Le taux de participation des Haïtiens à la population active (82 %) est légèrement inférieur à ceux des Colombiens (83 %), des Grecs (87 %) et des Portugais (86 %)⁵⁶. Une étude récente sur la situation des immigrants africains établis au Québec entre 1980 et 1988 a confirmé cette observation et a indiqué que ces immigrants sont généralement trop instruits, sous-employés et sans emploi⁵⁷. Des études sur les revenus des Noirs

53. Labelle, *op. cit.*, p. 146.

54. Stasiulis, *op. cit.*

55. Traduit de Phyllis Marynick Palmer, «White Women/Black Women : The Dualism of Female Identity and Experience in the United States», *Feminist Studies*, vol. 9, n° 1, p. 161.

56. Labelle et *al.*, *op. cit.*, p. 147.

57. Communauté africaine de Montréal, *Le multiculturalisme africain et l'intégration*, Montréal, 1989.

antillais anglophones indiquent que ces derniers ont des revenus moindres que ceux des Blancs⁵⁸.

Au Québec, comme ailleurs, la plus forte participation des Noires à la population active est aussi attribuable à un plus grand nombre de familles monoparentales noires dont le soutien de famille est une femme originaire des Antilles anglaises et françaises. Cette situation s'explique en partie par une façon de procéder analogue dans le pays d'origine et aussi par des difficultés d'adaptation aux rapports hommes-femmes du pays d'accueil. Autre considération importante, les femmes ont toujours formé le lot le plus nombreux des travailleurs et travailleuses immigrants et migrants autonomes du Québec, en provenance des Antilles. Il faut remarquer que cette tendance s'est inversée au cours des années 80, un plus grand nombre de femmes entrant au pays au titre de la réunification de familles ou sous le statut de réfugiées. De tout cela, il découle que les femmes noires sont dans la plupart des cas les seuls soutiens de famille des personnes à charge, contrairement à ce qui se passe chez les femmes blanches⁵⁹. En outre, en plus de soutenir leurs propres enfants ici, beaucoup de ces femmes noires doivent subvenir aux besoins de la famille élargie dans le pays d'origine⁶⁰.

Les femmes noires ont davantage tendance à avoir d'elles-mêmes et de leurs rôles des perceptions qui fluctuent constamment, passant de la mère, à l'épouse et au soutien de famille, en raison des divers effets du racisme sur les rôles définis par le sexe dans la famille, le ménage et le salariat. Du reste, à Montréal comme ailleurs, les femmes noires ne se voient pas comme dépendantes et passives, mais plutôt

58. Labelle et al., *op. cit.*; Uli Locher, «Les problèmes du statut minoritaire : le cas des Antillais anglophones de Montréal», *Anthropologie et sociétés*, vol. 8, n° 2, 1984, pp. 31-48.

59. Myriam Merlet, «Black Women Immigrants», dans Kathleen Storrie, éd., *Women Isolation and Bonding : The Ecology of Gender*, Toronto, Methuen, 1987, pp. 159-173.

60. Makeda Silvera, *Silenced*, Toronto, Williams-Wallace Publishers, 1984; Labelle et al., *op. cit.*

fortes, fières, créatives et indépendantes⁶¹. Ainsi que le fait remarquer une féministe haïtienne : « Nous aussi, nous avons notre modèle de femmes fortes. Par exemple, ces femmes qui disent à leurs filles : ce n'est pas un homme qui va faire quoi que ce soit; c'est vous qui allez vous faire vous-même⁶² ».

De nombreuses femmes noires remettent en question l'affirmation voulant que la famille elle-même soit la principale source d'oppression des femmes. Beaucoup de féministes noires reconnaissent l'inégalité des rapports entre les hommes et les femmes dans la famille; elles insistent néanmoins pour dire que le racisme a des effets distincts sur leur situation. Des féministes noires soutiennent que bon nombre de femmes noires vivent dans une famille qui, à leur avis, est souvent « l'institution la moins opprimante, qui présente plus d'occasions d'établir des rapports égaux entre les hommes et les femmes de groupes minoritaires, ces possibilités étant habituellement inexistantes dans les principales institutions sociales où perdure le racisme⁶³ ». La famille a servi de refuge contre le racisme et d'institution pour le contrer⁶⁴. Enfin, les féministes noires s'interrogent sur l'idée que la famille nucléaire est forcément plus progressiste que la famille élargie. Elles soutiennent plutôt que cette dernière est source d'entraide et de solidarité pour les femmes, parce qu'elle joue un rôle particulièrement important en leur offrant des techniques de survie et d'adaptation.

Dans une critique analogue de la famille vue comme la principale source d'oppression, les féministes noires ont signalé les rapports différents qu'entretiennent les femmes

61. On peut se procurer la production vidéo de Monique Dauphin de 1991, intitulée *Mami Wata*, auprès du Groupe Intervention Vidéo de Montréal.

62. Entrevue avec Y. Jumelle.

63. Traduit de Stasiulis, *op. cit.*, p. 284.

64. Hazel Carby, « White Women Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood », dans *Empire Strikes Back*, Birmingham, Centre for Contemporary Cultural Studies, 1982, pp. 212-235.

noires avec l'État et de leurs incidences sur la famille elle-même. Les analyses des féministes blanches passent souvent sous silence les effets qu'ont eu les politiques d'immigration et de citoyenneté restrictives au plan racial, sur les familles noires. Ces politiques entraînent souvent la destruction des familles plutôt que leur maintien, en séparant femmes, époux et enfants⁶⁵. Le programme concernant les employés de maison étrangers en est un exemple flagrant. Cette façon de procéder illustre aussi le rôle de l'État canadien, qui tente de remédier au problème dans le domaine privé⁶⁶ en suscitant une division sexuelle du travail, où la différenciation sexuelle s'opère selon des critères raciaux. En vertu de cette division du travail, l'État fait venir des femmes noires et d'autres femmes de pays du tiers monde comme personnel de maison à bon marché, afin qu'elles prennent le relais dans les activités connexes à la reproduction des femmes blanches anglophones de la classe moyenne qui font maintenant partie du salariat.

Le mouvement syndical est traditionnellement un lieu privilégié d'activités politiques de gauche. Il a été, lui aussi, «perméable au sexisme et au racisme inhérents à la société et a pris un certain temps à s'attaquer aux problèmes et aux besoins précis des travailleuses et des immigrantes⁶⁷». Beaucoup d'immigrantes noires n'ont pu tirer profit de la syndicalisation, notamment parce qu'elles sont en butte à de nombreux obstacles, dont «le manque de connaissance des lois, les difficultés face à l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, l'isolement culturel, la discrimination, les charges

65. Stasiulis, *op. cit.*, p. 283.

66. S. Arat-Kroc, «In the Privacy of Our Own Home : Foreign Domestic Workers as a Solution to the Crisis in the Domestic Sphere in Canada», *Studies in Political Economy*, n° 29, 1987, pp. 33-58.

67. Traduit de Alejandra Cumsille et al., «Triple Oppression : Immigrant Women in the Labour Force», dans Linda Briskin et Linda Yanz, éd., *Union Sisters*, Toronto, Women's Educational Press, 1983, p. 218.

familiales et économiques énormes et lourdes⁶⁸». Qui plus est, un grand nombre de ces femmes travaillent dans des secteurs non syndiqués du marché du travail, segmentés sur les plans racial et ethnique.

Malgré la prétention du féminisme socialiste de rendre mieux compte de l'état de subordination des femmes, il occulte lui aussi la situation vécue par les femmes noires. À s'en tenir à une vision étroite d'une dynamique politique axée sur les classes sociales, le féminisme socialiste n'a pu fournir un cadre théorique judicieux qui définirait les rapports à établir en ce qui concerne l'oppression fondée sur le racisme, les classes sociales, l'ethnicité et le sexe.

La fragmentation politique du mouvement des femmes au Québec

L'avènement d'une pluralité des luttes des femmes minoritaires a été une des conséquences politiques des situations diverses vécues par les différents groupes de femmes, résultant des inconvénients multiples inhérents à la race, à l'ethnicité, au sexe et aux classes sociales au Canada⁶⁹.

La fragmentation politique du mouvement actuel des femmes et la marginalisation des femmes noires puisent leur origine dans la naissance du féminisme québécois. Les tensions linguistiques et le sentiment identitaire national ont souvent divisés les femmes blanches anglophones et franco-phones. Toutefois, les organisations mises sur pied par ces groupes de femmes «n'ont pas, pour la plupart, fait d'efforts soutenus pour attirer les femmes de groupes minoritaires ou

68. Traduit de Collectif des femmes immigrantes du Québec, *op. cit.*, p. 65.

69. Traduit de Daiva Stasiulis, «Rainbow Feminism : Perspectives on Minority Women in Canada», *Documentation sur la recherche féministe*, vol. 16, n° 1, 1987, p. 7.

réussi à obtenir leur participation, ces dernières ayant poursuivi la création de leurs propres associations⁷⁰». Les principaux objectifs des groupes de femmes noires du Québec visaient le maintien de leur culture de groupe, la lutte contre les préjugés et la prestation de services à la collectivité. En 1902, des femmes originaires surtout des Antilles anglaises ont créé le *Coloured Women's Club of Montreal* (CWCM), un club social pour femmes, en l'occurrence le plus ancien regroupement de femmes noires au Québec. «Le CWCM a répondu à des besoins très concrets et s'est attaqué à de graves problèmes matériels de logement, de nourriture, de vêtements; ses membres se sont également efforcés d'imprimer une certaine cohésion, et d'offrir à la communauté noire un soutien psychologique et affectif dont elle avait grand besoin⁷¹». La période entre 1901 et 1930 a été très féconde relativement à la création de groupes de femmes noires, dont ceux de la *Little Mother's League*, la *Phyllis Wheatley Society*, la *Coloured Women's Charitable and Benevolent Association*, la *Black Cross Nurses* et le *Ladies Benevolent Club*.

Depuis le début des années 70, le nombre des groupes de femmes immigrantes et de minorités raciales autonomes mis sur pied pour aborder divers problèmes a foisonné. Les organisations féministes noires ont elles aussi reproduit les clivages ethno-linguistiques dominants, la mobilisation des femmes noires anglophones et francophones s'exerçant dans des organismes distincts, les contacts étant souvent limités entre les regroupements. En 1974, les femmes noires anglophones de Montréal ont créé une filiale montréalaise du Congrès national des femmes noires du Canada (*National Congress of Black Women of Canada*, anciennement le *National Congress of Canadian Black Women*), dont le but premier était l'élimination complète de la triple oppression subie par les femmes noires, en tant que Noires, femmes et

70. Traduit de Alison Prentice, *op. cit.*, p. 269.

71. Traduit de Williams, *op. cit.*, p. 27.

travailleuses⁷². Plus récemment, le Congrès national des femmes noires du Canada a joint ses efforts à ceux de la communauté chinoise de Montréal afin de combattre le racisme, en particulier dans le réseau de l'éducation. «Depuis 1970, les femmes haïtiennes du Québec se regroupent autour de vocations diverses, car elles constatent que leurs revendications spécifiques ne sont pas écoutées dans le mouvement féministe québécois⁷³». Les objectifs politiques prioritaires des féministes haïtiennes comprennent un large éventail de problèmes comme la lutte contre le racisme, le sexisme, ainsi que la libération économique et politique d'Haïti, l'amélioration des conditions de vie des immigrantes et de leurs communautés à Montréal⁷⁴.

En 1983, le Collectif des femmes immigrantes du Québec a été mis sur pied afin de regrouper les forces du mouvement collectif des femmes immigrantes et issues de groupes raciaux et ethniques minoritaires dans leur combat contre la discrimination raciale et sexuelle. Plus récemment, le Congrès national des femmes noires du Canada et le Collectif a accentué ses efforts en vue de tisser des liens entre les femmes noires francophones et anglophones du Québec, qui ont en commun des objectifs et des critiques politiques féministes analogues, quant aux modes d'action politique du mouvement féministe québécois de la deuxième vague.

Nombreuses sont les féministes noires immigrantes et nées au Québec qui se sentent marginalisées, voire totalement exclues par le mouvement des femmes. Elles signalent l'absence presque totale des femmes noires et d'autres femmes de couleur aux postes de commande des principaux groupes féministes. En outre, le gros du mouvement des femmes du Québec n'a pas reconnu l'apport des femmes

72. Jane Kouka-Ganga, «Les femmes noires au Canada», *Les cahiers de la femme*, vol. 4, n° 2, 1982, pp. 29-30.

73. Monique et al., «Femmes haïtiennes (noires, immigrantes, réfugiées)», *Les cahiers de la femme*, vol. 4, n° 2, 1982, p. 50.

74. Collectif Paroles, *Les femmes haïtiennes*, n° 28, 1984.

immigrantes et issues de groupes raciaux et ethniques minoritaires⁷⁵. Comparativement à celles de leurs consœurs blanches, les activités des groupes d'immigrantes et de féministes noires sont beaucoup moins subventionnées. Qui plus est, les principaux groupements féministes et les féministes en vue du Québec ont soutenu un nombre infime des luttes menées par les femmes de groupes raciaux et ethniques minoritaires visant à mettre un terme à la situation déplorable vécue par les employées de maison étrangères et à la discrimination raciale. En traitant des recommandations à formuler pour améliorer les conditions de travail des travailleuses de maison étrangères, Jaunita Westmoreland Traoré précise que certains groupes féministes estiment que ces travailleuses ne devraient pas avoir droit au salaire minimum, notamment parce qu'il s'agit de travailleuses temporaires et parce que les femmes au travail ont besoin d'aide à la maison⁷⁶.

Un bon nombre de féministes noires émettent des réserves quant au postulat voulant que «la famille est par définition patriarcale, qu'elle privilégie une vision individualiste du monde et que les femmes doivent former un groupe social distinct; elles jugent ces vues contraires à leurs valeurs et aux buts qu'elles poursuivent⁷⁷». Elles font par ailleurs remarquer que leurs actions politiques visent plus souvent la simple survie, tandis que les préoccupations des féministes blanches québécoises se rapportent plus souvent à un besoin d'épanouissement. Comme le précise une féministe haïtienne :

En effet, tandis que les Québécoises réclament l'accessibilité aux domaines d'études supérieures ou aux postes de direction dans les entreprises, ou encore la participa-

75. Marie-Claude Lortie, «Les immigrantes veulent être représentées adéquatement dans les organisations de femmes», *La Presse*, samedi 28 avril 1990, p. A7.

76. Collectif des femmes immigrantes du Québec, *À la recherche de l'équité raciale*, Actes de colloque, Montréal, 1991, p. 13.

77. Traduit de King, *op. cit.*, p. 90.

tion des femmes aux postes de commande de l'État, la majorité des immigrantes réclament le droit au salaire minimum, l'accès aux allocations pour suivre des cours de français, etc. Bref, elles luttent pour des droits qui ont été reconnus depuis longtemps aux Québécoises de naissance et qui leur sont encore refusés à cause de la place assignée aux immigrants dans l'économie⁷⁸.

Nombreuses sont les féministes noires qui estiment que le harcèlement sexuel, la violence conjugale et les droits relatifs à la reproduction sont d'importants problèmes qu'elles partagent avec les femmes blanches anglophones et francophones. Par contre, leurs objectifs politiques prioritaires se rapportent dans une large mesure aux questions du domaine public «traditionnel», dont l'élimination du racisme et de la discrimination dans le marché du travail du secteur privé, la Fonction publique, le logement, les services sociaux et les médias, ainsi que leurs revendications d'une formation linguistique accrue et d'une politique d'immigration équitable. Ces divergences au chapitre des projets politiques prioritaires ont été à l'origine de certaines des tensions et de l'incompréhension survenues entre les féministes noires et les féministes blanches francophones. Ce qu'il convient surtout de remarquer, c'est que ces dissensions mettent en lumière les lacunes fondamentales du concept de solidarité féminine et des modes d'action politique du mouvement des femmes autonomes du Québec.

En bonne partie, le problème découle du postulat voulant que les femmes partagent la même expérience sociale de l'oppression et une représentation identique de leur sexe, ce postulat ayant servi de fondement à l'établissement d'un mouvement politique qui confine ses luttes aux questions qui préoccupent les femmes, entendues dans un sens restreint. D'une part, cette vision de la solidarité féminine n'est pas

78. Duchéne, *op. cit.*, p. 12.

sans difficulté, dans la mesure où les différences quant au pouvoir détenu par les femmes ne peuvent s'expliquer que par un simple ajout d'une autre forme d'oppression. D'autre part, cette façon de voir ne tient pas compte de la nature de la subordination subie par les femmes noires, car elle se démarque substantiellement de celle que vivent toutes les autres consœurs. «En tant qu'explication fondamentale de la structure du pouvoir, il ressort donc que la notion de solidarité féminine n'est pas inclusive, mais plutôt fortement exclusive⁷⁹».

Conclusion

À la lumière du fossé politique et idéologique grandissant entre les Québécoises francophones et les Québécoises noires et immigrantes, il est de toute première nécessité qu'un effort concerté de rapprochement s'opère afin que le féminisme réponde aux besoins et s'attaque aux difficultés qui confrontent dans le contexte actuel l'ensemble des femmes du Québec. De tels efforts de rapprochement commandent forcément une profonde ouverture théorique et pratique quant à la diversité des expériences vécues par les femmes, attribuables à des antécédents différents. Pour ce faire, il nous faut aborder les facettes complexes et les contradictions inhérentes aux rapports de force propres à l'interpénétration de systèmes de domination multiples fondés sur le sexe, la classe sociale, le racisme et l'ethnicité, ces systèmes rendant possibles à la fois l'octroi de privilèges aux femmes blanches et leur oppression⁸⁰.

La prise en compte de la diversité des situations vécues par les femmes du Québec exige également de s'attaquer aux contradictions qui se font jour entre le féminisme et le nationalisme. La tare sociale du racisme ne concerne pas seulement les femmes noires. Le racisme soulève des

79. Traduit de Nancy Adamson, et al., *Feminist Organizing for Change*, Toronto, Oxford, 1988, p. 223.

80. Stasiulis, *op. cit.*, 1990.

questions plus fondamentales quant aux liens pouvant exister dans la conjoncture actuelle entre le sexisme, le racisme et le nationalisme au Québec, ces considérations ayant des incidences pour toutes les femmes. Le fardeau de la reproduction de la nation reposera à toutes fins utiles entièrement sur les épaules des Québécoises blanches. C'est ce qu'on peut déduire de la réapparition d'une forme de nationalisme plus exclusif, caractérisé par des appels répétés à une limitation de l'immigration non blanche au Québec, à la formulation d'une nouvelle politique familiale visant à accroître le taux de fécondité des Québécoises, et de la faveur dont jouissent actuellement les politiques économiques néolibérales.

Il nous faut transcender la pratique sociale actuelle qui consiste à hiérarchiser les oppressions et les sentiments identitaires subjectifs dans le mouvement des femmes. Nous devons refaire le lien entre la théorie et l'action collective afin d'abolir les systèmes de pouvoir oppresseurs imbriqués l'un dans l'autre. Compte tenu de la conjoncture actuelle, la mise en lumière et la discussion des rapports existant entre l'oppression fondée sur le sexe, la classe sociale, l'ethnicité, le racisme et le nationalisme auront des incidences politiques très importantes pour l'ensemble des femmes du Québec.